Premier chanteur

A l'air grave et serein qui sur ce front repose,
A sa douce gaîté, je gage que toujours
Cette femme a rempli la tâche de ses jours;
Que ses fils, son mari, sa famille nombreuse,
L'aimaient; que sous ses lois sa maison fut heureuse:
Mais l'heure du repos pour elle a sonné;
Ce qu'une autre commence, elle l'a terminé.
Cherchez encore, ami, cherchez! Ce n'est pas elle.

Second chanteur

Etranger difficile, est-ce là votre belle?

Premier chanteur

Les anges sont moins frais. Cette fleur de santé
Est d'une vierge, encor bien loin de son été,
Et d'une vierge aussi sa taille droite et fine;
Mais l'ongle de ce doigts, que de près j'examine,
Me dit que bien souvent pour un fils au berceau
Tout autour du bassin il chercha le gruau.
Donc, l'ami, retournez! Vous en cachez une autre.

Second chanteur

Et ce petit bijou, serait-ce point le vôtre?

Premier chanteur

Telle était à dix ans celle qu'on veut de vous.
Cette enfant quelque jour charmera son époux;
Mais il faut que ce fruit âpre et trop vert encore,
Longtemps sur l'espalier mûrisse et se colore;
L'autre, grappe dorée aux rayons du matin,
Attend le vendangeur pour paraître au festin.

Second chanteur

Vraiment vous l'emportez! votre finesse est grande.
Chanteur! Sous cet habit de toile de Hollande,

Voici venir enfin ce que vous désirez :
De trois rangs de velours ses bras sont entourés,
Et sur son béguin blanc tout brodé d'écarlate,
Comme au front d'une sainte, un ruban d'or éclate.
Vienne aussi l'amoureux ! et que ces fiancés
A table, au bout du banc, par nous deux soient placés.
Près de leur vieux grand-père et de ce digne prêtre
Qui va prier pour eux saint Alan, notre maître !
Allez quérir l'époux, allez ! Un prompt retour
Mieux que tous vos serments prouvera son amour.

Premier chanteur

Vous barde, mon ami, touchez-là ! Face à face
Au fumet des ragoûts, ce soir, nous prendrons place ;
Et le cidre, le vin, le lard, les venaisons
Nous feront souvenir des anciennes chansons.

III

LA CHAUMIÈRE

Le mari

As-tu vu notre baronne ?
L'or qui couvrait sa couronne ?
L'or qui couvrait ses appas ?
Les messieurs dans la chapelle
Murmuraient tous : « Qu'elle est belle ! »

La femme

Oui, mais ils ne priaient pas.

Le mari

Et le soir, à la lumière,
As-tu vu, pauvre fermière,
Quel riche et royal repas ?
Vins de France, vins d'Espagne,
C'était pays de Cocagne !

La femme

Oui, mais ils ne buvaient pas

Le mari

Et la scène où maître Gilles
A fait force tours agiles
Sur son chef et sur ses bras ?
As-tu vu comme le drôle
Leur a défilé son rôle ?

La femme

Oui, mais ils ne riaient pas.

Le mari

Et ce bal où cent bougies,
Autant de lampes rougies
Brillaient d'en haut jusqu'en bas ?
As-tu vu que les dorures ?
Et ces bijoux, ces parures ?

La femme

Oui, mais ils ne dansaient pas.

Le mari

Et ce lit garni de franges ?
Le ciel que portaient quatre anges ?
Ce couvre-pied de damas ?

La femme

J'ai tout vu ; mais crois-moi, Pierre,
Comme nous dans ta chaumière
Peut-être ils ne s'aiment pas.

RENCONTRE SUR AR-VODEN

Comme je voyageais au fond de nos campagnes,
Seul, à pied, admirant, perdu dans les montagnes,
Ce pays de vallons, de rivières, de bois,
De chapelles sans nombre et de petites croix,
Tableau qui parle au cœur et pour les yeux varie,
Tout à coup, au milieu de cette rêverie,
J'entendis près de moi le pas égal et lourd
D'un grave laboureur qui s'en allait au bourg.
Vêtu comme l'étaient nos aïeux dans les Gaules,
De longs cheveux châtains pendaient sur ses épaules ;
Il portait un bâton d'un houx vert et noueux,
Et menait par la corne une paire de bœufs.
En passant, il me dit : « Vous êtes de la ville,
Mais vous semblez aimer cette lande tranquille,
Jeune homme ; et vous voilà qui pleurez comme moi,
Quand je revins ici du service du roi.
J'ai vu tous ceux de France, après quelques journées,
Oublier leur maison ; moi, durant tant d'années,
Je pensais à mon bourg, à l'Izôl, à ses bords ;
Couchés dans leurs linceuls, je pensais à mes morts,
A tout ce qu'un chrétien aime comme lui-même,
Aux saints de mon église, à mes fonts de baptême,
Aux danses quelquefois, aux luttes des Pardons ;
Et mon cœur m'emportait toujours dans nos cantons. »
Ce noble paysan n'est rien dans cette histoire ;
Mais ses traits sont restés gravés dans ma mémoire.
Et, comme une statue aux traits durs et touchants,
J'ai placé son image au milieu de mes chants.

MARIE

Jamais je n'oublîrai cette immense bruyère
Où cheminant tous deux je disais à mon frère :
« Entends-tu ces regrets, et combien il est doux
D'avoir aimé, bien jeune, une enfant comme vous ;
Sur les monts, dans les prés, quand tout fleurit, embaume,

Où dans l'église obscure, en récitant le psaume,
En face sur son banc de se voir chaque jour,
Le cœur plein à la fois de piété, d'amour ;
Les signes, les regards tout chargés de mollesse ;
Mille pensers troublants qu'il faut dire à confesse ;
Les projets d'être sage, et, dès le lendemain,
Un baiser qu'on se prend ou qu'on donne en chemin ?
Le sens-tu bien, mon frère ? Et lorsqu'en harmonie
Deux fois par la beauté l'âme au corps est unie,
Et qu'ensemble éveillés notre cœur et nos sens
Dans un divin accord résonnent frémissants,
De ces jeunes amours, dans le cœur le plus grave,
Il reste un souvenir qui pour jamais s'y grave,
Un parfum enivrant qu'on respire toujours ;
Et les autres amours ne sont plus des amours. »
Et cependant, pourquoi ce pénible voyage ?
Aujourd'hui, dans quel but ? Et lorsque son image
M'est demeurée entière et charmante, pourquoi
Ternir ce pur miroir que je porte avec moi ?
Un teint brûlé du hâle, une tempe amaigrie,
Un œil cave, est-ce là mon ancienne Marie ?

C'était jour de dimanche et la fête du bourg :
On chantait dans l'église ; et dehors, alentour,
Sous le porche, la croix, les ifs du cimetière,
Mille gens à genoux récitaient leur prière ;
Parfois un grand silence, et tout à coup les voix
Eclataient, et couraient se perdre dans le bois ;
La messe terminée, à grand bruit cette foule ;
Sur la place du lieu comme une mer s'écoule ;
Alors appels joyeux, rires et gais refrains ;
Les voix des bateleurs et des marchands forains ;
Le sonneur sur le mur proclamant ses criées :
A ses bons mots sans nombre éclats, folles huées ;
Lui, d'un air goguenard, pressait les acheteurs,
Et pour un blé si beau gourmandait leurs lenteurs ;
Dans l'auberge voisine enfin l'aigre bombarde
Qui sonne, les binious à la voix nasillarde,
Les danseurs deux à deux passant comme l'éclair
Et jetant en cadence un cri que perce l'air.

Devant l'un des marchands, bientôt trois jeunes filles
Se tenant par la main, rougissantes, gentilles,
Dans leurs plus beaux habits, s'en vinrent toutes trois
Acheter des rubans, des bagues et des croix.
J'approchai. Faible cœur, ô cœur qui bats si vite,
Que la peine et la joie, et tout ce qui t'excite
Arrive désormais, puisque dans ce moment
Tu ne t'es pas brisé sous quelque battement !
— Marie ! — Ah ! c'était elle, élégante, parée ;
De ses deux sœurs enfants, sœur prudente, entourée :
Belle comme un fruit mûr entre deux jeunes fleurs.
Le passé, le présent, le sourire, les pleurs,
Tout cela devant moi ! Qu'elles étaient riantes,
Ces deux sœurs de Marie à ses côtés pendantes !
C'était Marie enfant ; je voyais à la fois
Mes amours d'aujourd'hui, mes amours d'autrefois,
Mon ancienne Marie encor plus gracieuse ;
Encor son joli cou, sa peau brune et soyeuse ;
Légère sur ses pieds ; encor ses yeux si doux
Tandis qu'elle sourit regardant en dessous ;
Et puis, devant ses sœurs à la voix trop légère,
L'air calme d'une épouse et d'une jeune mère.

Comme elle m'observait : « Oh ! lui dis-je en breton,
Vous ne savez donc plus mon visage et mon nom ?
Maï, regardez-moi bien ; car pour moi, jeune belle,
Vos traits et votre nom, Maï, je me les rappelle.
De chez vous bien des fois je faisais le chemin.
— Mon Dieu, c'est lui ! » dit-elle en me prenant la main.
Et nous pleurions. Bientôt j'eus appris son histoire :
Un mari, des enfants. C'était tout. Comment croire
A ce triste roman qu'ensuite je contai ?
Ma mère et mon pays, que j'avais tout quitté ;
Que dans Paris, si loin, rêvant de sa chaumière,
Je pensais à Marie, elle, pauvre fermière ;
Que ce jour même au bourg j'étais en son honneur,
Et que de son mari j'enviais le bonheur :
Imaginations, caprices, fou délire
Qui glissait sans l'atteindre ou la faisait sourire !...
Il fallut se quitter. Alors aux deux enfants

J'achetai des velours, des croix, de beaux rubans,
Et pour toutes les trois une bague de cuivre,
Qui, bénite à Kemper, de tout mal vous délivre;
Et moi-même à leur cou je suspendis les croix,
Et, tremblant, je passai les bagues à leurs doigts.
Les deux petites sœurs riaient; la jeune femme,
Tranquille et sans rougir, dans la paix de son âme,
Accepta mon présent. Ce modeste trésor
Aux yeux de son époux elle le porte encor:
L'époux est sans soupçon, la femme sans mystère :
L'un n'a rien à savoir, l'autre n'a rien à taire.

MARIE

O maison du Moustoir ! combien de fois la nuit,
Ou quand j'erre le jour dans la foule et le bruit,
Tu m'apparais ! — Je vois les toits de ton village
Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage,
Une grêle fumée au-dessus, dans un champ
Une femme de loin appelant son enfant,
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
Entonne un air breton si plaintif et si doux
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous.
Oh ! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
Le petit sentier blanc et bordé de bruyères,
Tout renaît comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
J'escaladais la porte et courais au Moustoir;
Et dans ces souvenirs où je me sens revivre,
Mon pauvre cœur troublé se délecte et s'enivre !
Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois,
Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches,
Et le courtil en fleur où bourdonnent les ruches,
Et l'aire, et le lavoir, et la grange; en un coin,
Les pommes par monceaux; et les meules de foin,
Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche,
Et devant la maison un lit de paille fraîche.

Et j'entre, et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire ; aux poutres du plafond
Un rayon de soleil, seul, darde sa lumière,
Et tout autour de lui fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit : à deux pas,
Je vois le lit de chêne et son coffre ; et plus bas
(Vers la porte, en tournant), sur le bahut énorme
Pêle-mêle bassins, vases de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer ;
Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
Assise à son rouet près du grillon qui crie,
Et dans l'ombre filant, je reconnais Marie ;
Et, sous sa jupe blanche arrangeant ses genoux,
Avec son doux parler elle me dit : « C'est vous ! »

MARIE

Passant avec amour ses doigts dans mes cheveux
Longs alors, et mêlés sans ordre sur mes yeux,
La dame d'un manoir me dit : « Savant poète,
N'aurai-je point mon tour dans quelque chansonnette,
Dans quelque chanson douce, ainsi que par millier
Votre âme bien aimante en compose, écolier,
Pour louer, au milieu de l'encens et des cierges,
Les beaux anges gardiens et la reine des vierges ;
Ou pour chanter tous bas, sous un mur isolé,
Les fillettes du Scorf et celles de l'Ellé ?
Vous rougissez !... Ah ! oui, rougissez ! Chose infâme
De préférer ainsi vilaine à noble dame,
A nos airs gracieux leurs pas pesants et lourds,
Et les coiffes de chanvre aux toquets de velours.
Rougissez !... Vos cheveux filés d'or et de soie,
Et si longs qu'en leurs flots ma main blanche se noie,
Certes n'auraient besoin, avec amour pareil,
D'huile ni de senteurs pour mieux luire au soleil.
Assez, bel écolier, assez pour telles filles
Qu'à votre chaperon passiez blanches coquilles,
Jaunes fleurs de landier, ou bien quelques bluets

Qui viennent sur le cou tomber en chapelets !
Pourtant, à deux genoux si, confessant vos crimes,
Aux dames de haut lieu vous adressiez vos rimes,
Elles, d'un cœur facile et tendre à la pitié,
Peut-être aussi diraient que tout est oublié ;
Et près d'elles choyé, toujours mieux venu d'elles,
Vous iriez tout couvert de bijoux et dentelles ;
Qui sait ? sur leur épargne instruit à Pont-l'Abbé,
Pauvre clerc vous pourriez en revenir abbé ! »

Cette amoureuse ainsi d'astuce non pareille,
Sirène, me coulait sa musique à l'oreille ;
Et je faillis, moi simple, être pris ; mais mon cœur,
Tout bas se gourmandant, resta libre et vainqueur ;
Puis, m'emmiellant un peu la bouche et le visage,
Je fis cette réponse hypocrite, mais sage !

« Madame, les linots et les petits pinsons
N'ont garde de chanter près des hautes maisons,
Car là sont rossignols, oiseaux de Canarie,
Plus savants à jeter une âme en rêverie ;
Ainsi fais-je, Madame ; et, linot que je suis,
Je chante à qui m'entend, et fredonne où je puis,
Aux bois, le long des eaux limpides et courantes,
Et pour quelques enfants belles, mais ignorantes ;
Donc, Madame, excusez. Devant votre beauté
Mon silence est respect, non incivilité ;
Toujours, il durera, si Dieu ne me délivre
Ce don rare et parfait que j'ai vu dans un livre,
Le don de cette voix que l'ange Gabriel
Fit entendre à Marie en descendant du ciel,
Lorsque devant ses yeux, debout et face à face,
De sa voix douce il dit : « Salut, pleine de grâce ! »
Or, tel fut de ces mots l'angélique pouvoir,
Qu'inhabile à le peindre, il le faut concevoir ;
Comme si pour former cette langue idéale
Un zéphire eût jeté sa plainte matinale,
Un nuage du soir sa plus riche couleur,
Et la rose, en mourant, le parfum de sa fleur,

Et que ces éléments, fondus par un Génie,
Eussent produit entre eux cette pure harmonie. »

MARIE

Partout des cris de mort et d'alarme ! Paris
S'entoure avec effroi de ses jeunes conscrits ;
Et du Nord, du Midi, des champs de la Lorraine,
Des jardins verdoyants de la riche Touraine,
Tous, enfants bien-aimés, déjà près d'être époux,
Accourent à grands pas au commun rendez-vous.
Sur l'habit du pays, qu'ils conservent encore,
Plus d'un porte une fleur ; et tous avant l'aurore,
Par bandes s'avançant aux deux bords du chemin,
Disent des chants de guerre en se tenant la main.
Liberté, seul amour que notre âme flétrie
Sente et poursuive encore avec idolâtrie,
De ce siècle sans foi seule divinité,
Regarde, à ton seul nom, regarde avec fierté
Se lever cette foule ardente, généreuse !
Dans tes prédictions si tu n'es point menteuse,
Quels biens, ô Liberté ! pourras-tu donc offrir
A ces nouveaux croyants qui pour toi vont mourir ?

Il faut partir aussi, Daniel ! Adieu ta ferme
Qu'un fossé large et creux contre les loups enferme,
Ton hameau recouvert d'un bois de châtaignier,
Et tes beaux champs de seigle ! adieu, jeune fermier !
Lorsqu'au lever du jour, joyeux, plein de courage,
Monté sur tes chevaux tu sortais pour l'ouvrage,
Avec toutes ses voix l'harmonieux matin
S'éveillait en chantant à l'horizon lointain ;
Le noir Ellé d'abord, ou le Scorf à ta droite
Roulant ses claires eaux dans sa vallée étroite ;
Et, tel qu'un doux parfum, le chant de mille oiseaux
S'élevant du vallon avec le bruit des eaux ;
La brise dans les joncs, qui siffle et les caresse ;
Puis, l'appel matinal de la première messe,
Répété tour à tour, comme un salut chrétien,

Du clocher de Cléguer à celui de Kérien. —
Adieu, Daniel ! adieu le bourg, l'église blanche !
Adieu ton beau pays ! Après vêpres, dimanche,
Tes amis te verront pour la dernière fois,
Et tu cacheras mal tes larmes sous tes doigts ;
Car pour nous rien ne vaut notre vieille patrie,
Et notre ciel brumeux, et la lande fleurie !

Mais avant de partir, si tu le peux, va voir
Celle qui demeurait chez sa mère au Moustoir,
Comme si tu voulais, avant ton grand voyage,
Visiter tes amis de village en village.
Assis dans sa maison, alors regarde bien.
Si quelque joie y règne, et s'il n'y manque rien,
Si son époux est bon, sa famille nombreuse,
Et si dans son ménage enfin elle est heureuse.
Regarde chaque objet pour me les dire un jour,
Et que dans ton récit je les voie à mon tour.
Attache bien tes yeux sur cette pauvre femme.
Est-elle belle encor comme au fond de mon âme ?
Et ses petits enfants, prends-les entre tes bras,
Et s'ils ont de ses traits tu les caresseras.
Tu lui diras enfin (et toujours je t'en prie,
Garde, en parlant, tes yeux attachés sur Marie)
Que tu pars, devenu soldat de métayer,
Que tu vas à Paris ; et, feignant de railler,
Tu lui demanderas si d'une ardeur fidèle,
Dans la grand'ville, ici, nul ne languit loin d'elle ;
Puis, revenant encore à ton prochain départ,
Dis-lui : « N'aura-t-il pas un mot de votre part ? »
— Oh ! s'il croît une fleur, une feuille à sa porte,
Daniel, prends-les pour moi ! déjà sèches, qu'importe.

A MA MÈRE

Si je ne t'aimais pas, qui donc pourrais-je aimer ?
Quand ton cœur au mien seul semble se ranimer,
Lorsque dans tout le jour peut-être il n'est point d'heure
Que ta pensée aimante autour de ma demeure

Ne vienne, redoutant mille lointains périls
Et des chagrins sans nombre et dont souffre ton fils !
Et quel est ton bonheur, sinon avec ta mère,
Mon autre mère aussi (car le destin sévère,
Sous lequel je me traîne et m'agite aujourd'hui,
Du moins me réservait en vous un double appui),
Toutes deux en secret quel bonheur est le vôtre,
Sinon de me pleurer, et toujours l'une à l'autre
De parler de celui que vous ne pouvez voir,
D'une lettre en retard qu'on eût dû recevoir,
Qui vous arrive enfin, mais rouvre vos alarmes,
Et que vous arrosez comme moi, de vos larmes ?
Et vous vous consultez ; et tu m'écris alors
Pour forcer ma paresse à de nouveaux efforts :
C'est mon sort, c'est le tien ; au besoin tu m'en pries ;
Et qu'il faut triompher de ces sauvageries,
De ces fières humeurs, de ces hauteurs de ton
Que me transmit mon père avec le sang breton ;
Puis viennent de ces riens, de ces mots, de ces choses,
Que toute femme trouve, en écrivant, écloses,
Qu'on baise avec transport, et qu'on relit tout bas !
Oh ! qui pourrais-je aimer, si je ne t'aimais pas ?
Et malgré tes avis, mes soins de toute sorte,
Si ma mauvaise étoile, enfin, est la plus forte,
Si je sens par degrés mon âme se flétrir
Et se miner mon corps, vers qui donc recourir ?
Vers toi, qui toujours douce, et bienveillante et bonne,
D'un reproche tardif n'affligerais personne,
Dont l'esprit indulgent n'a pas encor vieilli,
Dont le front, jeune encore, est demeuré sans pli !
Lorsque seule, en hiver, assidue à l'ouvrage,
Le soir, tu sentiras défaillir ton courage,
Songeant que, sans profit pour mon bien à venir,
J'ai quitté la maison pour n'y plus revenir ;
Quand ton cœur abîmé dans cette idée amère
Sera près de se rompre, alors prends, ô ma mère !
Prends ce livre qu'ici j'écrivis plein de toi,
Et tu croiras me voir et causer avec moi !
Tes conseils, mes regrets, nos communes pensées
Y sont avec amour et jour par jour tracées ;

Ce livre est plein de toi; dans la longueur des nuits,
Qu'il vienne, comme un baume, assoupir tes ennuis!
Si ton doigt y souligne un mot frais, un mot tendre,
De ta bouche riante, enfant, j'ai dû l'entendre;
Son miel avec ton lait dans mon âme a coulé;
Ta bouche, à mon berceau, me l'avait révélé.

LE PAYSAGISTE

A Eugène Guyiesse

D'étranges bruits couraient dans toute la commune.
Voici : depuis deux jours un homme en veste brune,
Un monsieur inconnu, son cahier à la main,
S'en allait griffonnant de chemin en chemin;
Au bourg on l'avait vu, d'un coin du cimetière,
Dessiner le clocher et les deux croix de pierre,
Si bien que le clocher, quoique rapetissé,
Sur son papier maudit semblait avoir passé :
Aussi, garçon prudent, Mélèn, à son approche,
Se cacha tout entier sous une grande roche;
Puis, comme un écureuil sautillant dans les bois,
Il monta sur un chêne en criant : « Je vous vois! »
Çà! que voulait cet homme avec tous ces mystères?
Ce savant venait-il pour mesurer les terres?
Ou ne voulait-il pas emporter, ce sorcier,
Les champs et les maisons couchés sur son papier?

Mon ami, c'était vous! Tendre et pieux artiste,
Vous dessiniez ces lieux où par l'âme j'existe.
Ils vivaient là deux fois par votre art créateur,
Et le peintre achevait l'ouvrage du chanteur.
Eh quoi! vous avez pu pour moi quitter les vôtres,
Vous, père, vous, époux, tel qu'il n'en est point d'autres?
Dans mes chers souvenirs vous mettant de moitié,
Seul vous avez deux jours vécu pour l'amitié?
Ainsi vos yeux ont vu la terre de Marie,
Vos pas du double fleuve ont foulé la prairie;

Et leur taillis bordé de bois vert et de houx,
Berceau de poésie, a murmuré sur vous !

Cher Eugène, merci ! Votre pèlerinage
De tout ce que j'aimais m'a rapporté l'image :
La maison du curé, l'église, le manoir,
Ce que voyait mon cœur, mes yeux le peuvent voir,
Et d'ici je rends grâce à vos crayons noirâtres,
La terreur, dites-vous, des enfants et des pâtres.
Pour vous, dans leurs vallons rentrez sans nulle peur :
Mes lettres ouvriront la route au voyageur,
Et vous n'entendrez plus, en longeant son village,
Sur un chêne crier Mélèn, l'enfant sauvage.

MARIE

Paris m'avait glacé par deux grands mois de pluie :
Alors, comme au soleil un jeune oiseau s'essuie,
Je m'enfuis vers Marseille, opulente cité,
Et dans tout son bonheur j'y retrouvai l'été
Le golfe étincelait, et son odeur saline
M'arrivait mollement jusques à la colline
Où, fatigué du bruit des chantiers et du port,
Parmi des arbrisseaux je pensais à mon sort.
« Que cette terre est chaude, et que ce soleil brille !
Disais-je ; mais où sont mes amis, ma famille ? »
Et voilà que mon cœur retourne vers Paris,
Et puis m'emporte au loin sous le ciel morne et gris
De mon pays natal : la bruyère est déserte ;
Sur les rocs du Poull-dû la vague roule verte ;
Chaque porte est fermée ; et l'on entend mugir
L'horrible vent de l'ouest aux angles du men-hîr.

Oui, Dieu veille sur nous ! Tandis que dans mes rêves
Je retrouvais ainsi ma province et ses grèves,
Et que, de lieux en lieux, errant sans le savoir,
Ma pensée arrivait d'elle-même au Moustoir,
Au tournant d'une allée, à travers quelques branches
Je vis sur le ciel clair flotter des coiffes blanches,

Et monter haletante, et le front tout en eau,
Une fille portant les modes d'Arzannô ;
Derrière elle un marin venait tenant un cierge,
Et du Fort-de-la-Garde ils allaient voir la Vierge.
Ah ! lequel dut sentir un bonheur plus subit,
Moi, quand elle passa sous son étrange habit,
Elle, quand, sur la route écartant les broussailles,
Je lui criai bonjour en langue de Cornouailles ?
Le marin s'arrêta : Suzic, entendez-vous ?
Un homme du pays a parlé près de nous ! »
Je descendis vers eux. Il était de ma ville ;
Son brick au premier vent repartait chargé d'huile ;
Sa femme le suivait sur mer, dans ses longs cours,
Avec son corset bleu tout bordé de velours,
Ses coiffes qu'il aimait ; telle qu'un jeune mousse,
La nuit, elle chantait à bord d'une voix douce ;
Et, l'écoutant chanter, lui se croyait encor
A l'ancre, dans les eaux profondes de l'Armor.
« Ces gens-ci, me dit-il, admirent son costume,
Mais c'est ainsi chez nous : tel bourg, telle coutume ;
Nos filles de la côte ont des vêtements noirs ;
Sur les coiffes, ailleurs, on place des miroirs. »
Durant ces mots, voyant ce front mâle et sévère,
Ces gestes de marin, je songeais à mon père.
Il reprit : « Nous avons des crêpes, du lait doux :
Venez nous voir à bord et causer avec nous. »

O Marseille ! voilà comme en ton port antique
Je vis, bien triste un jour, mon Armorique ;
Et lorsque cette femme apparut devant moi,
Comme mon cœur s'emplit d'une si grande foi,
Et se laissa si bien prendre à sa rêverie,
Que, rendant grâce à Dieu, je me dis : « C'est Marie ! »
O Marseille ! chez toi, pour ce bon souvenir,
Et pour d'autres encor, je voudrais revenir !
Ta campagne est brûlée, et sur tes monts de craie
Il n'est point d'herbe humide ou de châtaigneraie ;
Mais la mer d'Orient te baigne de ses flots ;
Tes deux quais sont couverts de joyeux matelots ;
J'aime tes vieux bergers et les troupeaux de chèvres

Aux bassins de Meilhan le soir trempant leurs lèvres ;
Enfin dans tes murs grecs si j'invoquais Platon,
Des amis m'écoutaient volontiers, moi Breton :
Ma race aux longs cheveux est fille de l'Asie,
Et la lande a gardé la fleur de poésie.

LE RETOUR

Souvenirs du pays, avec quelle douceur,
Hélas ! vous murmurez dans le fond de mon cœur !
Couché dans les genêts, comme une jeune abeille
Vous bourdonne en passant ses plaintes à l'oreille,
Ou comme un grand nuage en traversant les cieux
De fantômes sans nombre égaye au loin vos yeux,
Souvenirs du pays, au-dedans de moi-même
Ainsi vous murmurez ; et les landes que j'aime,
Mes îles, mes vallons, mes étangs et mes bois,
S'éveillent, et toujours et partout je les vois !

Bourgs d'Ellé, je reviens ! Accueillez votre barde !
Vieux Matelinn, l'aveugle, allons, prends ta bombarde !
Place-toi sur ta porte, et pour moi joue un air
Quand je traverserai le pont du Gorré-Ker !

L'art est trop orgueilleux de ses beautés apprises,
Dont le cœur est lassé dès qu'il les a comprises.
L'art se pare et s'admire, et marche avec fierté ;
Des pans de sa tunique il couvre la cité ;
Son front est parfumé, son port plein de noblesse ;
Mais il n'a point reçu la vie et la souplesse ;
Les vents n'ont point bruni ses temples, ni les mers
Reflété dans ses yeux leurs flots sombres et verts.
Marie ! ô brune enfant dont je suivais la trace,
Quand vers l'étang du Rorh tu courais avec grâce,
Tout en faisant les blés, toi qu'au temps des moissons
Les jeunes laboureurs nommaient dans leurs chansons,
Entends aussi ma voix qui te chante, ô Marie !
O tendre fleur cachée au fond de ma patrie,

Montre-toi belle et simple, et douce avec gaîté,
Pareille au souvenir qui de toi m'est resté,
Quand ta voix se mêlait, retentissante et claire,
Au bruit des lourds fléaux qui bondissaient dans l'aire,
Ou lorsque sur la meule, au milieu des épis,
Tu venais éveiller les batteurs assoupis.
Ne crains pas si tu n'as ni parure ni voile!
Viens sous ta coiffe blanche et ta robe de toile,
Jeune fille du Scorf! Même dans nos cantons,
Les yeux n'en verront pas de plus belle aux Pardons.
Mais de ces souvenirs dont l'ombre m'environne
C'est assez, feuille à feuille, éclaircir la couronne :
Les fruits de mes amours qu'il me reste à cueillir,
Dans mon cœur, pour moi seul, je les laisse vieillir.

Bourgs d'Ellé, je reviens! Accueillez votre barde!
Vieux Matelinn, l'aveugle, allons prends ta bombarde!
Place-toi sur ta porte, et pour moi joue un air
Quand je traverserai le pont du Gorré-Ker!

O puissante nature! en tous lieux, sur ta route,
Tu répands la beauté qui charme et qu'on écoute;
De l'homme heureux et fort tu distrais les regards;
Et, quand notre destin gronde de toutes parts,
En ces jours de discorde et de haine jalouse,
Comme on baise en pleurant les lèvres d'une épouse,
A ton souffle amoureux on vient se ranimer,
Et dans ton sein fécond pleurer et s'enfermer!
Ah! quel père, aujourd'hui, la joie au fond de l'âme,
En prenant son enfant des genoux de sa femme
Et sous sa large main tenant ce jeune front,
Heureux de s'y revoir, frais, souriant et blond,
A ces rares instants où la vie est complète,
Où l'âme se nourrit d'une douceur muette,
Quel père tout à coup n'a frémi malgré lui,
Songeant dans quel chaos le monde erre aujourd'hui,
Et quel nuage épais, quelle sombre tempête,
Semblent s'amonceler au loin sur chaque tête?
Bienheureux mon pays, pauvre et content de peu,
S'il reste d'un pied sûr dans le sentier de Dieu,